

## De la poétique des lieux communs

Bernard Saint-Denis, Peter Fianu et Wade Eide

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Denis, B., Fianu, P. & Eide, W. (1998). De la poétique des lieux communs. *Inter*, (69), 43–45.

# De la poétique des lieux communs

Bernard SAINT-DENIS, Peter FIANU, Wade EIDE

Le projet de paysage fournit toujours l'occasion privilégiée d'explorer et de mettre à l'épreuve un parti pris circonstanciel. Nous disons bien circonstanciel parce que l'on ne saurait concevoir la démarche de projet comme l'accomplissement d'une « théorie » définitive du projet établie au préalable. À travers les propositions que nous avons faites pour les aménagements de la place d'Youville et du square des Frères Charron, il se dégage néanmoins une persistance dans l'usage de trois thèmes centraux : la figure pour générer la familiarité des lieux, la suggestion pour déclencher l'imagination, et l'habitabilité pour offrir la domesticité urbaine.

Les deux projets sont tels que les lieux leur ont donné naissance, disponibles aux improvisations de la vie publique, aux besoins, à l'humeur, voire aux débordements du moment : adaptables, ouverts, en un mot, habitables. Cela va de soi pour des lieux publics, semble-t-il, mais encore faut-il qu'ils participent du langage de la ville, d'une syntaxe des espaces publics qui renvoie, en définitive, au sens commun. Car faire le paysage de la ville, n'est-ce pas avant tout célébrer ses lieux communs qui en font la quintessence : les rues, les places, les squares, boulevards, promenades et autres ?

Par conséquent, si l'on doit construire ces lieux, il s'agit à tout le moins de les rendre compréhensibles. Une place, un square, une rue dépendent, pour leur existence comme figures, des qualités qui permettent de les reconnaître en tant que catégories, encore qu'on ne puisse parler de catégories étanches. Recourir à la figure — c'est-à-dire aux principaux traits qui correspondent culturellement à la valeur d'usage des espaces de la ville — c'est déjà produire un lieu familier, ouvert spontanément aux pratiques quotidiennes.

Mais au-delà de la figure, l'art de convoquer la singularité du lieu fait en sorte que, par des mécanismes de reconnaissance, le lieu puisse être habité poétiquement et puisse exposer son projet tacite. Cela veut dire que mettre en œuvre le domaine public, c'est rendre présent le lieu pour ce qu'il est. Le fond conceptuel commun aux deux propositions émane de la volonté de faire appel aux évocations poétiques provoquées par des choses simples : la matière, les formes et les motifs. En ce sens, le projet est, pour nous, le résultat d'une exploration des mécanismes de « déclenchement » de l'imaginaire du citoyen de la ville.

Comment, par le pouvoir suggestif des espaces, des objets et de leur mise en scène, peut-on générer des impressions qui ouvriraient la voie à une connivence à la fois émotive et intellectuelle entre le promeneur et le lieu ?

Si l'on en croit Aristote qui dit que « rien n'est dans l'esprit qui ne fut d'abord dans les sens », la signification des espaces que nous habitons ne peut se présenter à nous que de façon implicite. Elle ne dépend donc pas d'un « savoir » mais bien d'un « sentir » qui se cristallise autour d'une multiplicité d'impressions discrètes. Autrement dit, les choses, les formes, les espaces ne renverraient pas directement à des idées. Ils nous sollicitent par des mécanismes qui mettent en jeu notre expérience intime du monde. Dès lors, les matériaux qui nous sont familiers, aussi banals soient-ils, sont imprégnés, par suggestion, de multiples résonances possibles.

Dans la proposition pour la place d'Youville, l'illustration de ce propos se décèle dans l'ambiguïté du pontage de bois inséré entre les deux trottoirs de la ville, qui met en route l'imaginaire. Le pontage évoque les origines et la raison d'être de la place qui n'est ni plus ni moins que la persistance d'un espace interstitiel maintes fois transformé depuis trois siècles et demi, et qui remonte à la rivière Saint-Pierre qui coulait là autrefois. La promenade est, en définitive, une énigme.

Elle ne renvoie pas directement à une donnée concrète, historique ou archéologique, pas plus qu'elle n'en est la représentation symbolique. Le pontage, suspendu au-dessus d'un creux que l'on perçoit avec le corps, signale une présence sur laquelle l'esprit ne peut que s'interroger. Or, il n'y a pas de réponse ; laissons cela aux musées. La promenade n'explique pas le lieu, au contraire, elle le suggère. Ce faisant, elle permet à toutes les interprétations, à tous les fantasmes de se manifester. Elle met en jeu le promeneur lui-même qui construit sa propre fable.

La proposition pour le square des Frères Charron engage les mêmes thèmes tout en insistant sur l'idée d'une domesticité publique. Dans l'imagerie postindustrielle où cohabitent les éléments les plus divers et des formes sans point commun, d'un quartier où se juxtaposent création, production et diffusion, la place se dessine comme un espace avant tout utile, sans pudeur et sans artifice. Une cheminée-monument est posée comme clin d'œil à l'histoire et comme évocation amusée de la ville mécanique en tréfonds. Elle s'insère dans une boîte, dessinée entre ciel et terre par quelques

traits métalliques qui transpercent un plancher de bois massif. L'imbrication et la disposition de ces deux éléments forment une figure autonome, un salon public. Celui-ci est à la fois dispositif scénique, support technique et espace-lumière, ouvert à l'interprétation et à une infinité d'installations, y compris à la fabrication d'un jardin public éphémère et mobile, le jardin sur roulettes.

Le projet procède d'un renversement de sens. Des objets et des matériaux de l'ordre du domestique (les chaises de cuisine, toutes banales et dépareillées, le jardin en pots, le parquet) se retrouvent, pour ainsi dire, dans la rue. Le boîtier métallique brouille les notions du dedans et du dehors. Le lieu est, en somme, l'espace-support des fictions à venir d'un art d'habiter, toutes pratiques confondues.

Rendre les lieux habitables, ce qui serait le propre des espaces publics, c'est par conséquent ouvrir l'espace urbain à l'habiter. C'est-à-dire l'offrir à l'expérience intime du citoyen sous un jour essentiellement poétique. Déclencher l'imaginaire, en somme, c'est solliciter la mémoire du corps bien sûr, mais également la capacité de fabulation de l'esprit. Il s'agit de repousser le narcissisme du concept (et du concepteur) pour offrir le paysage à l'usage d'autrui en reconnaissant que le paysage est l'expression d'une subjectivité individuelle et collective.

Le paysage est notre interprétation de l'espace et de la nature dans lesquels nous vivons, vus dans le cadre culturel de nos désirs d'habitabilité, de conquête, d'humanité. Révéler ou habiter un lieu grâce au sens qu'on lui prête, cela revient à le reconnaître comme un paysage porteur de nos valeurs d'usage ou de notre imaginaire. À ce titre, et à ce titre seulement, la ville et la nature sont paysages.



## Place d'Youville — Montréal (Québec)

### L'implicite et le tacite

Une promenade de bois, sobre et autonome, se déploie entre la rue de la Commune et la rue McGill, ceinturée par les trottoirs bordant la voie publique. Le bruit des pas sur le pontage se réverbère dessous. Curieuse sensation que de fouler le sol de la ville et d'en recevoir un écho, comme si la promenade était jetée par-dessus une faille ou quelque cavité gardant ses secrets. Ou peut-être est-ce le lit d'un ruisseau ? Le long d'un des flancs de la partie la plus étroite de la promenade, à l'est, s'insinuent des franges de plantes herbacées, qui semblent provenir d'une berge encaissée. Au creux des herbes, des passerelles de granite noir permettent de passer à gué de la promenade au trottoir, à travers ce qui apparaît dès lors comme une fissure entre les deux.

La nuit venue, la promenade flotte, semble-t-il, au-dessus des profondeurs. Un rai de lumière ambrée ne s'échappe-t-il pas de l'interstice entre le pontage et les trottoirs ? Les herbes elles-mêmes sont léchées à leurs pieds par la lumière et les passages de granite apparaissent plus sombres encore.

Le bois est porteur des propos divers et juxtaposés de la place elle-même. Comme de très anciens trottoirs montréalais construits en bois avant que l'on trouve les moyens pour les refaire en pierre ou en béton, la promenade en planches rappelle une certaine temporalité. Est-ce permanent, ce recouvrement ? Peut-on l'enlever, faire des fouilles dans le sol si fécond d'histoire qu'il renferme, le remplacer par la suite ? C'est un matériau usuel, presque banal dans notre partie du monde, mais élevé ici à un état de noblesse. Et ce sol recouvert de bois est avant tout un plancher, ouvert et dégagé, fait pour recevoir et accommoder les activités des citoyens.

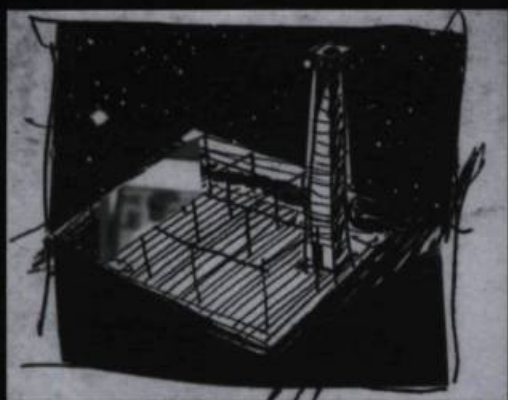
À l'ouest, face à la caserne des pompiers, la promenade devient la place proprement dite, en empruntant la forme d'un parquet de bois entre deux allées de marronniers. Énigmatiques, le parquet et les murets évoquent un intérieur dévoilé comme pour préserver le souvenir de quelque usage antérieur. Le caractère domestique du bois et la noblesse du dessin renvoient à l'étonnante succession, en ce lieu, du désordre des activités marchandes quotidiennes et du protocole de l'enceinte législative du premier parlement. Mais au-delà de tout rapprochement avec l'histoire, le parquet est un salon urbain où se danseront les rituels de la vie publique du Vieux-Montréal.

**section**  
réflexion/proposition  
**ville**  
Montréal  
**auteur(s)/situation**  
Bernard SAINT-DENIS,  
architecte paysagiste,  
Peter FIANU, Wade EIDE  
architectes (Montréal)

**dossier projet**  
**inter** numéro 69  
**page**  
44 de 92

[projet] Proposition pour le concours tenu par la Ville de Montréal au printemps 1997 pour l'aménagement de la place d'Youville/SAINT-DENIS architectes-paysagistes, EIDE FIANU architectes (Atelier BRAQ) [collaborations] Les architectes MALO PÉLOQUIN

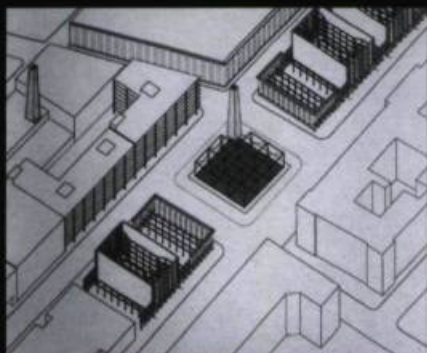
the use of suggestion to inspire the imagination, the use of in



## Square des Frères Charron — Montréal (Québec)

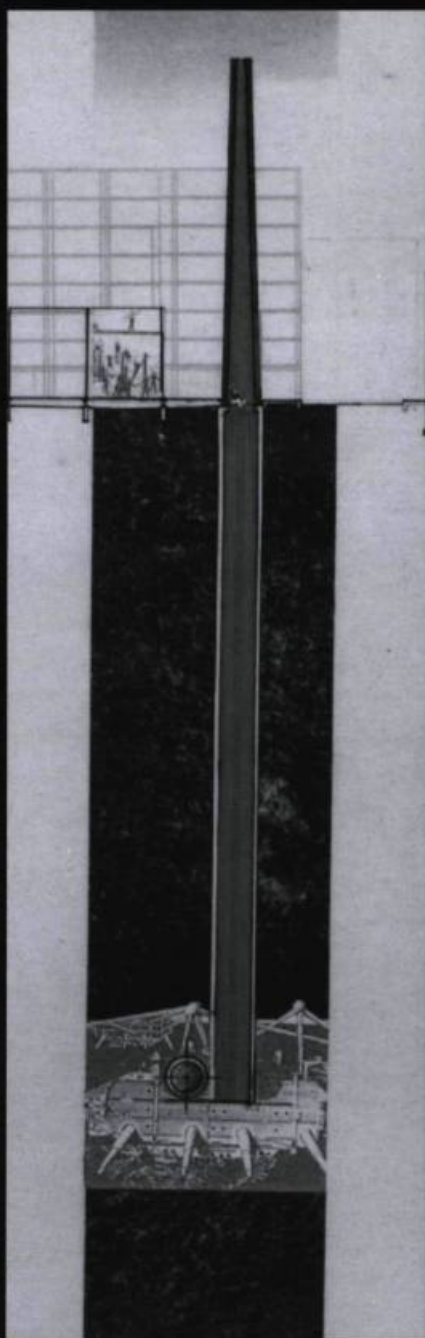
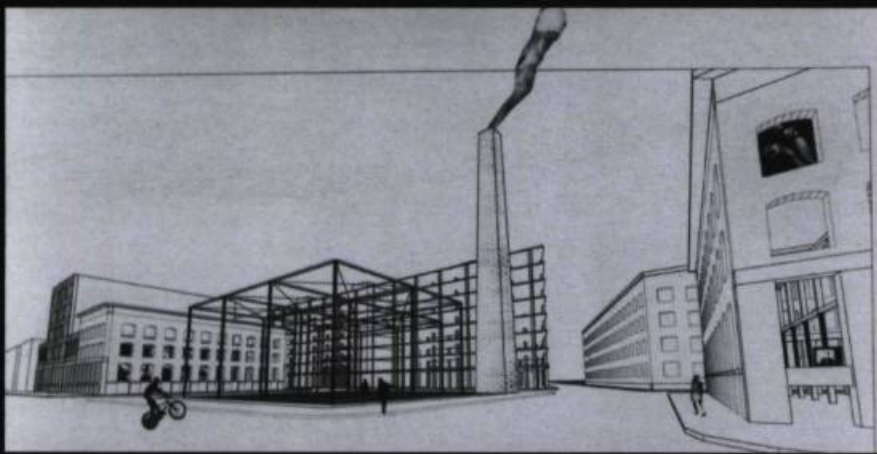
### Planifier l'indéterminé

La cheminée-repère, véritable monolithe de brique, s'élève au-dessus des toits à quarante mètres. Elle recouvre les infrastructures d'accès au collecteur du système d'épuration des eaux, faisant office de ventilateur en même temps qu'elle marque distinctement la porte du faubourg.



La place publique est entièrement vouée à l'éphémère : sur son cadre métallique, un simple trait dans l'espace, sont accrochés, suspendus et tendus les éclairages, les toiles légères, les voiles, les câbles et autre dispositifs mettant en « œuvre » l'utile et l'inutile, voire le simple jeu de la flânerie. Son plancher de bois se déploie sans entrave, accueillant et familier. Sur ce plancher, les objets du quotidien — chaise, etc. — envahissent un jardin éphémère et entièrement mobile dont les pièces sur roulettes sont, chacune à sa manière, des clins d'œil aux stéréotypes du jardin public.

L'architecture cadre et qualifie l'espace public en empruntant comme parti pris l'utilité sans compromis. Ses espaces correspondent ni plus ni moins aux systèmes structuraux envisagés comme trame minimale, ouverte à tous les usages. Selon ce principe, les insertions projetées sur la rue McGill, au sud de la place, sont recouvertes d'un « voile » dont le dessin est la réciproque des façades existantes au nord, non pas sur le mode de la copie, mais bien sur celui de l'allusion. Le nouveau bâtiment envisagé du côté faubourg de la place s'exprime volontairement en creux, derrière un filtre, une sorte de résille qui renvoie à la perméabilité à l'espace et à la lumière comme condition d'un art d'habiter le lieu.



[projet] Proposition, dans le cadre de la charrette « Du rêve à la réalité » tenue à l'automne 1997, pour l'aménagement du square des Frères Charron/ SAINT-DENIS architectes-paysagistes, EIDE FIANU architectes (Atelier BRAQ) [collaborations] Jean-François PROST architecte, Frédérique GORMAND designer d'intérieurs, Anne-Marie MATTEAU architecte